

raissant reprendre son ouvrage, le suivait du regard. Quand le contremaître eut disparu, l'ouvrier dépoilla vivement son tablier de travail, saisit sa casquette et sa vareuse placées près de lui sur un escabeau et, se dissimulant derrière les établis, quitta l'atelier sans qu'on fit attention à lui. Il traversa la grande cour en longeant les murailles, et il arriva près de la porte de l'usine.

Là, il donna deux petits coups dans le vitrage de la loge. C'était au moment où Jeanne, en pleurs, pressait le petit Georges sur sa poitrine en le couvrant de baisers. Elle posa l'enfant à terre et se dirigea vers le vitrage, dont elle fit jouer les vasistas.

—M'ame Fortier, tirez-moi le cordon, s'il vous plaît, lui dit l'ajusteur.

—Vous avez la permission de sortir, monsieur Vincent ? demanda Jeanne.

—Non, m'ame Fortier, mais le contremaître vient de rentrer, il m'a dit que mon garçon lui avait touché deux mots relativement à ma femme, qui est au lit, malade. Je crains que son état n'ait empiré. Ça me tourmente. Pour me rassurer, je veux courir jusque chez nous.

Mais, M. Vincent, je ne peux pas vous laisser sortir sans autorisation. Vous savez que la règle est formelle.

—Eh ! je me fiche pas mal de la règle ! répliqua l'ouvrier presque avec colère. J'ai peur pour ma femme, je veux aller la voir, et j'irai !

Jeanne reprit :

—N'insistez pas, Vincent, je vous en prie ! C'est pour moi-même que je vous le demande. Si le patron savait que je vous ai laissé sortir, je serais réprimandée et réprimandée.

—Le patron est absent, répondit l'ajusteur.

—Demandez une permission au contremaître.

—Je l'ai fait. Il me l'a refusé. Alors je la prends, tant pis ! Je cours à la maison et, si tout va bien, je "rapplique" ici au pas accéléré. Voyons, m'ame Fortier, prouvez que vous avez bon cœur. Ouvrez-moi la porte. C'est pas pour aller rigoler que je veux sortir. Ouvrez-moi, je vous en supplie. Ce matin, quand j'ai quitté ma ménagère, j'avais de mauvais pressentiments. J'ai peur, ouvrez-moi.

—Si je fais ce que vous me demandez, j'aurai des reproches.

—Comment le saurait-on ? Je ne dirai pas que je suis sorti, et en rentrant je retournerai à mon étai. On ne se sera seulement point aperçu de mon absence. Ma bonne m'ame Fortier, vous ne pousserez pas la rigueur de la consigne jusqu'à me forcer à grimper par-dessus les murs, et, parole d'honneur, j'y passerais ! Si on sait que je suis sorti, si le patron l'apprend, je dirai que vous n'étiez pas dans votre loge, que j'y suis entré, que j'ai tiré le cordon moi-même. Le temps s'écoule, m'ame Fortier, je trépigne sur des fers rouges. Laissez-moi aller voir ma femme.

En disant ce qui précède, Vincent avait des larmes dans la voix et joignit les mains. Jeanne se sentit émue.

—Je risque ma place, fit-elle, mais je n'ai pas le courage de vous refuser. Allez voir votre femme, et Dieu veuille que vos pressentiments soient trompeurs.

En même temps, elle tira le cordon. La porte s'ouvrit.

—Merci ! merci de tout mon cœur ! cria l'ouvrier. Il s'élança dehors et prit à toutes jambes la route conduisant à son domicile.

—Pourvu que le patron n'apprenne pas ce que je viens de faire, pensait la jeune femme. J'ai peut-être eu tort, mais les règlements sont en vérité trop sévères dans certains cas. Il avait les larmes aux yeux, ce pauvre Vincent ! Il aime tant sa femme... si elle venait à mourir, bien sûr qu'il ne lui survivrait pas !

Puis Jeanne vint se rasseoir près de la fenêtre et se remit à travailler. Jacques Garaud, après avoir donné un rapide coup d'œil aux diverses salles, était revenu à l'atelier de l'ajustage où il voulait surveiller les dernières pièces d'un moteur à air comprimé qui devait être livré le lendemain. Il s'approcha de l'ouvrier chargé du montage.

—Vous avancez lui demanda-t-il.

—Oui, M. Garaud, je n'attends plus que le "collier" qu'apprête Vincent. Quand je l'aurai, il ne me faudra pas plus d'une demi-heure pour tout mettre en place, et la machine sera terminée.

Jacques se dirigea vers l'étau de Vincent, placé à l'autre extrémité de l'atelier. La place de l'ajusteur était vide. Sur l'étau, à côté du "collier," se voyait

ait le tablier de travail. Le contremaître fronça les sourcils.

—Où est Vincent ? demanda-t-il à l'ouvrier le plus voisin de l'établi abandonné.

—Je ne sais pas. M. Jacques, répondit l'homme ainsi interpellé, tout à l'heure, quand vous l'avez quitté, je l'ai vu prendre sa vareuse et sa casquette et filer.

Jacques fit un geste de colère.

—Madame Fortier ne l'aura pas laissé sortir, cependant, murmura-t-il. Elle sait trop bien que c'est défendu. Ah ! si Vincent a forcé la consigne, ça a beau être un bon ouvrier, sa femme a beau être malade, tant pis pour lui ! égalité devant le règlement ! Il me laisse mon travail en plan, sans penser que les reproches tomberont sur moi, et qu'on me rendra responsable du retard ! Il lui en cuira !

En formulant à demi-voix les réflexions qui précèdent, Jacques avait desserré les mâchoires de l'étau et retiré le morceau d'acier qu'elles mordaient. S'approchant alors d'un autre établi, il dit à l'ouvrier qui y travaillait.

—François, cessez ce que vous faites et achevez vivement ce "collier." C'est pressé. Il faut que ça soit fini dans une heure.

—Bien, M. Jacques ; on fera le possible.

François prit le morceau d'acier et alla s'entendre avec l'ajusteur principal. Le contremaître sortit de l'atelier et se dirigea vers la loge de Jeanne. La jeune femme, à travers le vitrage de la fenêtre, le vit traverser la cour et venir de son côté.

—Il se sera aperçu de la disparition de Vincent, pensa-t-elle, il va m'adresser des reproches, bien sûr.

Et Jeanne, un peu inquiète, éprouva quelque regret de s'être laissé apitoyer par le mécanicien.

Jacques ouvrit la loge et franchit le seuil.

—M'ame Fortier, dit-il d'une voix rude, vous avez ouvert la porte à un homme de l'usine ?

—Moi, M. Jacques, balbutia la veuve.

—Oui, vous. Vincent est sorti, n'est-ce pas ?

—Mais...

—Oh ! inutile de nier, interrompit le contremaître, Vincent m'a demandé l'autorisation d'aller jusque chez lui. Je la lui ai refusée, comme c'était mon devoir. Il est venu vous trouver et vous avez été plus faible que moi.

—Eh ! bien, oui, c'est vrai, dit Jeanne en prenant son parti, le pauvre homme pleurait en parlant de sa femme malade, il m'a priée, il m'a suppliée. J'ai cédé.

—Vous saviez bien, pourtant, qu'en agissant ainsi vous étiez coupable.

—Oui, je le savais, l'émotion a été plus forte que le raisonnement. D'ailleurs, Vincent m'a promis de revenir tout de suite.

—Savez-vous quelle sera pour lui la conséquence de votre faiblesse ?

—Non, M. Jacques.

—Je vais donc vous l'apprendre ! A partir de ce moment, il ne fait plus partie du personnel de l'usine, et quand il se présentera, je vous défends de lui ouvrir.

—Une telle rigueur... commença Jeanne.

—Est nécessaire ! interrompit le contremaître. Vincent a interrompu un travail qu'il fallait achever dans le plus bref délai. Je suis responsable. Je dois rendre compte au patron de ce qui se passe dans les ateliers. Je l'avertirai.

—Mais, s'écria la jeune femme avec effroi, tout va retomber sur moi, alors !

—Mon devoir est de dire la vérité.

—Non, M. Jacques, vous ne serez pas dur à ce point pour ce pauvre Vincent. Ce n'est point ma cause que je plaide auprès de vous, c'est la sienne. En se figurant sa femme plus malade, en danger de mort, il a perdu la tête, il voulait escalader la muraille si je ne lui ouvrais point, il va rentrer, le patron est absent, vous seul saurez qu'une infraction au règlement a été commise. Vincent est un honnête homme, digne d'intérêt et de compassion. En perdant sa place il se trouverait dans la misère, il n'aurait même plus les moyens de signer sa femme ! Je vous en prie, M. Jacques, ne le faites pas renvoyer. C'est moi seule qui suis coupable. Si j'avais persévéré dans mon refus de lui ouvrir, il ne serait point sorti, car sa menace de passer par dessus le mur était une simple bravade. Vous ne direz rien à M. Labroue, n'est-ce pas ? Vincent rentrera tout à l'heure et ira se remettre à son étai, il me l'a bien promis. Vous êtes bon, vous aurez pitié de lui.

Jeanne parlait d'une voix suppliante en joignant les mains.

—Mon bon ami, dit tout à coup le petit Georges, qui s'accrochait à la jupe de sa mère, ne fais pas de chagrin à maman.

Le contremaître subissait un violent combat intérieur. Une émotion profonde se lisait dans son visage.

—Je ne veux pas que vous puissiez me reprocher d'avoir repoussé votre demande ! s'écria-t-il enfin. Pour l'amour de vous, Jeanne, je pardonnerai à Vincent ! J'ai tort de céder, mais je cède. Le patron ne saura rien.

—Oh ! merci, M. Jacques ! Merci ! Je disais bien que vous étiez bon !

—Je ne suis pas bon, je vous aime.

En ce moment, un coup de sonnette retentit dans la loge.

—C'est lui qui revient sans doute, fit la jeune femme, il n'aura pas été longtemps.

Et elle tira le cordon en s'avançant jusqu'au seuil, suivie de Jacques, pour voir l'arrivant. Leur trouble à tous deux fut grand, et le petit Georges alla se cacher dans le fond de la loge. Le nouveau venu n'était point Vincent, mais le propriétaire de l'usine. M. Jules Labroue. Il paraissait de fort mauvaise humeur. Après avoir refermé la porte derrière lui, il marcha droit au contremaître.

—Est-vous, Jacques, lui demanda-t-il d'un ton sec, qui avez permis à Vincent de quitter l'atelier ?

En entendant ces mots, Jeanne trembla. Jacques, fort embarrassé, garda le silence.

—N'entendez-vous pas que je vous interroge ? poursuivit M. Labroue dont l'irritation grandissait. Est-ce vous qui avez donné à Vincent l'autorisation de sortir ?

Ne point répondre à une question si nettement formulée deux fois de suite, était impossible.

—Non, monsieur, dit le contremaître, je sais trop que mon devoir ici est de faire respecter la consigne.

—Alors Vincent a quitté l'atelier sans vous prévenir ?

—Oui, monsieur. Quand je me suis aperçu qu'il n'était pas à son étai, je suis venu ici demander à madame Fortier si elle l'avait vu sortir.

## VI

M. Labroue se tourna vers Jeanne et l'interrogea du regard.

—Je l'ai vu sortir, en effet, murmura la jeune femme, dont l'embarras nous semble plus facile à comprendre qu'à décrire.

—Ainsi, vous lui avez ouvert ?

Jeanne fit un signe affirmatif.

—Vous connaissiez cependant les règlements, madame Fortier, reprit le patron, j'ai le droit d'être surpris que vous soyez la première à le violer. Nous nous expliquerons tout à l'heure. Quant à Vincent, quel prétexte a-t-il mis en avant pour motiver sa sortie ?

Ce fut Jacques qui répondit :

—Il s'est figuré que l'état de sa ménagère, qui est malade, empirait, et il a voulu la voir.

—Sa femme est-elle véritablement malade ?

—Oh ! pour cela, oui, monsieur.

—Je l'ai vu. Tout au moins pouvait-il attendre mon retour pour me demander l'autorisation de quitter momentanément l'atelier, et j'aurais accueilli sans hésiter une requête basée sur un aussi sérieux motif.

Mais je veux que mes ordres soient respectés. Cette sortie de Vincent est d'un exemple déplorable pour des hommes qui sont toujours prêts à discuter et à méconnaître les droits du patron ! Si l'on négligeait point l'obéissance passive, il n'y aurait plus d'atelier possible.

M. Labroue, s'adressant à Jeanne, ajouta :

—Quand Vincent se présentera, vous ne le laisserez point rentrer et vous lui direz de venir demain pour le règlement de son compte. Je regrette que cette mesure de rigueur tombe sur lui, car c'était un bon ouvrier, mais il faut un exemple. Venez, Garaud.

Le contremaître suivit M. Labroue qui se dirigeait vers son cabinet.

L'ingénieur Jules Labroue était un homme de quarante-cinq ans, ayant une tournure d'officier bourgeois, quoiqu'il n'eût jamais servi, et une figure intelligente. La bonté formait le fond de sa nature, ce qui ne l'empêchait point d'être à cheval sur la discipline. Elève de l'école Polytechnique, il y avait appris le respect de la consigne et il conduisait son usine militairement. Ne possédant qu'une très mé-